

ARISTOTE :: ANALYTIQUES

9 | NÉCESSITÉ ET ESSENCE

D'après *APo.* 1.2, la science — le savoir scientifique — se définit comme suivant:

x sait que P ssi /i/ x connaît la cause de P, et
/ii/ P est nécessaire.

Nous avons examiné la première condition au cours des deux dernières séances. Aujourd'hui, c'est le tour de la deuxième condition.

Chapitre 4

Si je sais que P, dit Aristote, alors il est impossible que P ne soit pas le cas; et par conséquent, il est nécessaire que P est le cas. P est une proposition démonstrative en ce sens qu'elle est la conclusion d'une démonstration. Or, si P est nécessaire, poursuit-il, les prémisses de la démonstration en question seront, elles aussi, nécessaires. Aristote ne nous dit cependant pas sur quelle base il fait cette inférence; il donnera quatre arguments un peu plus tard (*APo.* 1.6, 74b13).

Comment faut-il comprendre la nécessité en question? Certains croient que selon Aristote, une démonstration est un syllogisme apodictique — un syllogisme en Barbara dont toutes les prémisses sont nécessaires (cf. *APr.* 1.8; v. notre séance du 10 avril):

- (A appartient à tout B)
- (B appartient à tout C)
-
- (A appartient à tout C)

Gardez cette idée en tête. Nous y reviendrons à la fin de la séance.

Avant de discuter plus en détail la notion de nécessité, Aristote se propose d'élucider le sens de trois expressions qui y sont apparentées: 'de tout', 'par soi', et 'universel'. Ce préambule terminologique est indispensable à sa discussion de la nécessité, car, comme il le montrera dans un instant, chacune des trois expressions présente des ambiguïtés.

/i/ ‘de tout [κατὰ παντός]’

Le premier exemple qu’Aristote donne est ‘Animal est dit *de tout* homme’. Dans les *APr.*, nous avons appelé ce genre de phrase une proposition affirmative et universelle. Aristote l’analyse en deux conditions, que nous pouvons paraphraser comme suivant:

/a/ $(\forall x) (Hx \rightarrow Ax)$

/b/ $(\forall t) (@t) (\text{Animal est dit d'homme})$

/ii/ ‘par soi [καθ’ αὐτό]’

Aristote distingue quatre sens différents de cette expression. Nous allons nous concentrer sur les deux premiers sens (qui sont décrits dans le premier paragraphe), car les troisième et quatrième sens ne sont pas directement pertinents à la démonstration.

Le *premier sens* est décrit dans la première phrase (73a34–37). Aristote donne comme exemples ‘La ligne appartient par soi au triangle’ et ‘Le point appartient par soi à la ligne’. En outre, il nous dit que l’essence du triangle est constituée de la ligne, et que la ligne est contenue dans la définition du triangle.

Avant de nous essayer à une paraphrase un peu plus exacte, un mot sur deux notions importantes: essence et définition.

Qu’est-ce qu’une *essence*? Selon Aristote, une essence d’un certain genre G est simplement la caractéristique — ou l’ensemble de caractéristiques — des membres de G dont toutes les autres propriétés des membres de G dépendent. Comprise ainsi, la notion d’essence n’a rien de mystérieux. Tout ce que l’on présuppose c’est que parmi les propriétés d’une chose, certaines sont basiques, et d’autres, dérivatives. Ce présupposé est souvent tacitement accepté aujourd’hui: par exemple, si un chimiste examine une chose, il cherche une explication des propriétés superficielles de cette chose en termes de sa structure sous-jacente.

Qu’est-ce qu’une *définition*? Aujourd’hui quand on dit donner une définition, on veut dire que l’on donne le sens d’une certaine expression. ‘Voici comme je définirais le terme de “mariage”: ...’ Dans ce contexte il est souvent aussi question de définition stipulative: quand on introduit un nouveau terme, on donne le sens de ce terme au moyen d’une définition. Les anciens, par contre, n’avaient pas la même notion de définition. Pour Aristote, une définition est une expression de l’essence d’une chose. Selon cette conception, il serait impossible de définir l’homme, par exemple, au moyen de ‘tout ce qui est capable de rire’, même s’il est vrai que tous les hommes, et seulement eux, sont capables de rire: en effet, la risibilité n’entre pas dans l’essence de l’homme (v. prochaine séance). Quand il est nécessaire de distinguer entre ces deux notions, on utilise l’expression ‘définition réelle’ pour parler de l’usage aristotélicien, et ‘définition nominale’ pour parler de l’usage moderne. Les appellations devraient être transparentes.

L’exemple d’Aristote était ‘Ligne appartient par soi à triangle’. Maintenant il nous faut encore une définition du triangle. Voici une proposition:

Être une figure plane close bornée par trois lignes droites appartient à tout triangle.

L'explication qu'Aristote en donne (et qui se trouve entre parenthèses chez Pellegrin) est que l'essence du triangle est constituée de la ligne, et que la ligne est contenue dans la définition du triangle. Donc si nous généralisons:

/α/ A appartient par soi à B =_{df.} A appartient à B & A est contenu dans la définition de B

Le premier conjoint semble pourtant poser problème, car il n'est évidemment pas le cas que tous les triangles sont des lignes. Une meilleure illustration de ce premier sens de 'appartenir par soi' serait 'Animal appartient par soi à homme'.

Le *deuxième sens* de 'par soi' semble différer du premier seulement en ce que les deux termes sont inversés dans le second conjoint du *definiens*:

/β/ A appartient par soi à B =_{df.} A appartient à B & B est contenu dans la définition de A

Considérons l'exemple qu'Aristote donne: 'Impair appartient par soi à nombre.' Selon /β/, impair appartient à nombre, et nombre est contenu dans la définition d'impair. Le deuxième conjoint est satisfait, car

x est impair =_{df.} x est un nombre non divisible par 2

Cependant, ici aussi le premier conjoint semble problématique, car il n'est pas le cas que tous les nombres sont impairs.

Nous passons sur les troisième et quatrième sens de 'par soi'. Nous passons aussi sur le troisième terme qu'Aristote élucide, à savoir 'universel [καθόλου]'.

Chapitre 5

Ce chapitre constitue une sorte d'appendice au chapitre 4. Aristote y discute trois types de situations où l'on serait tenté de croire avoir prouvé que A appartient universellement à B, alors qu'en réalité on ne l'a pas prouvé.

Comme nous avons déjà pu le voir, la division actuelle en chapitres ne remonte sûrement pas à Aristote. Un autre exemple — particulièrement flagrant — est le début du chapitre 7: dans la première phrase 'Il n'est donc pas possible de prouver...', le connecteur 'donc' possède tout son poids; Aristote fait une inférence de ce qu'il vient de dire au chapitre 6.

Chapitre 6

L'argument du premier paragraphe semble être ceci:

- (1) Si P a été démontré sur la base de Π , alors Π est nécessaire.
- (2) Si Π est une proposition par soi, alors Π est nécessaire.
- (3) Toute proposition est ou par soi ou accidentelle.
- (4) Aucune proposition accidentelle n'est nécessaire.
- (5) Donc Π est par soi.

('P' représente une proposition, et ' Π ', un principe.)

L'argument est curieux à plusieurs égards: par exemple, la conclusion (5) s'ensuit de (1), (3), et (4). Il est possible (comme Pellegrin le pense) qu'Aristote entend (2) en sens inverse, c'est-à-dire comme

- (2*) Si Π est nécessaire, alors Π est une proposition par soi.

Cependant, (2*) ne serait plus vraie — une proposition telle que 'Être capable de rire appartient à homme' est nécessaire, bien qu'elle ne soit pas par soi, car la propriété 'risible' n'entre pas dans la définition de l'homme.

Il est aussi possible que (3) et (4) devraient de fait remplacer (2), qui ne suffit pas à démontrer (5). Cependant, dans ce cas-ci aussi, on pourra faire la même objection qu'avant: (4) n'est pas vrai car il est des propositions accidentelles qui sont nécessaires.

Pour résumer, Aristote part du constat que les objets de notre savoir sont nécessaires. Il croit pouvoir en déduire que les principes qui fondent notre savoir de ces objets sont eux aussi nécessaires. La question se pose ensuite de savoir *pourquoi* ces principes sont nécessaires. Selon l'argument qu'Aristote vient de donner, les principes sont nécessaires en raison du fait que ce sont des propositions par soi. Nous avons déjà vu que les propositions par soi expriment des connexions essentielles ou définitionnelles entre deux termes. Pour mieux comprendre les principes, il nous faut donc savoir davantage sur la définition; ce sera l'objet des deux prochaines séances.

Revenons un instant à ce que nous disions au tout début. Quand Aristote parle de propositions nécessaires, a-t-il en tête des propositions modales? une démonstration serait-elle un syllogisme modal telle que l'argument suivant?

- (A appartient à tout B)
- (B appartient à tout C)
-
- (A appartient à tout C)

La réponse à cette question est clairement non. Le parallèle avec les propositions par soi est à cet égard éclairant. Si l'on affirme que toute proposition démonstrative est par soi, on ne

veut pas dire que toute proposition démonstrative a la forme 'A appartient par soi à tout B'. En effet, un exemple d'une proposition par soi pourrait être 'Animal appartient à tout oiseau'. Il n'est donc pas nécessaire que l'expression 'par soi' figure dans une proposition pour qu'on puisse la considérer comme une proposition par soi. De même, une proposition démonstrative ne sera pas une proposition de la forme 'A appartient nécessairement à tout B', mais une proposition de la forme 'A appartient à tout B' où de fait A appartient nécessairement à tout B.

<http://andreas.schmidhauser.ch/docs/-aristote/22mai.pdf>